

Médée, mère infanticide ?

Hubert Auque

« *Je voudrais que le spectateur suive la représentation comme un acte de foi,
qu'il soit aussi inquiet, aussi envoûté,
aussi fixé sur l'événement qu'on lui propose que s'il assistait à un sacrifice.
Je voudrais que le spectateur ne se reconnaisse que dans les sentiments extrêmes,
hors de toute contingence quotidienne.
Je voudrais qu'il soit pris dans un kaléidoscope de sentiments violents,
comme dans un rituel, à travers les sens, la sensibilité et la disponibilité spirituelle. (...)
Medea est pour moi, non seulement la tragédie de la vengeance et de l'exil,
mais un véritable sacrifice rituel.
La cérémonie de la passion déchaînée dans toute sa splendeur. »*

J. LAVELLI à propos du *Médée* de Sénèque adapté par J. Vauthier

Elle a traversé les siècles, les millénaires. On lui a fait dire, faire surtout, beaucoup de choses et parmi elles ce que l'humanité prétend être le plus horrible des crimes: l'infanticide.

Peut-on l'accuser encore ? Certains auteurs, parmi lesquels Christa Wolf¹, se sont introduits dans le mythe avec le projet d'obtenir un non-lieu (étrange expression pour une femme qui a perdu le sien !). J'ai d'abord été un de celles et ceux qui abordent ainsi les mythes avec un souhait, un projet, et surtout hélas avec une lecture dépendante des valeurs contemporaines. L'erreur était d'autant plus flagrante que le monde de Médée contrairement au nôtre n'est pas conduit par le logos². Alors que pesait sur moi l'abondance de pièces de théâtre, d'opéras, d'écrits divers ayant pour thème l'infanticide de Médée, las, j'ai mis à l'écart cet amoncellement de savoir pour aller vers elle, Médée, la laisser s'exprimer pleine de son histoire et de l'histoire que les autres lui ont donnée, attentif au risque de la recevoir selon les normes qui prévalent dans le déroulement et l'usage que nous faisons de la parole... Nous savons tous que la force des meilleures musiques ne vient pas des notes qui se suivent mais des silences entre elles. Nous n'ignorons pas non plus qu'en psychanalyse le mi-dit est encadré par le dit sur lequel il prend appui mais c'est à ce mi-dit que le/la psychanalyste offre l'essentiel de son écoute.

Sur Médée repose l'horreur du crime maternel perpétré sur sa progéniture ; elle est devenue le paradigme de la mère homicide mais nous verrons que son prétendu crime a, quand elle retrouve sa place de descendante du Soleil, valeur d'offrande pour la prêtresse qu'elle avait cessé d'être.

¹ Christa Wolf *Médée*, Paris, Fayard « Voix », 1997.

² Rappelons que le terme *logo* est à prendre comme synonyme de *parole* alors que *Logos* est synonyme de *Verbe* ou *Parole*. *Logo* ou *parole* sont à différencier de *mots* qui certes sous-entendent la parole mais l'ont devancée et contribuent à sa forme. La *parole* est constituée par une structure ; les *mots* n'en sont que le balbutiement. En l'absence de *parole*, les *mots* accompagnent le "langage du corps" et en particulier la violence. Les rituels sacrificiels sont l'expression de la parole non-advenue.

Avant de présenter dans ses grandes lignes le mythe de Médée, je rappelle les trois fonctions des mythes :

- C'est un récit, il contient du *muthos* (grec) ce qui signifie qu'il raconte.
- Il explique, souvent par des interventions divines.
- Il a une fonction religieuse, reconnaissant aux dieux un rôle décisif.

Rappel du mythe de Médée

Deux mondes, deux cultures, deux êtres de sexes différents vont se rencontrer. Le mythe de Médée ne l'oublions pas, c'est aussi cela: la confrontation entre deux sociologies. Jason est un "homme de la modernité", pragmatique qui cherche à satisfaire ses besoins, il est proche de ses intérêts. Médée, liée à la terre, à l'histoire, à son peuple, à sa religion est façonnée par le désir.

Jason est le petit fils de Créthée qui a fondé la ville de Iolcos en Thessalie (nord de la Grèce); Eson est son père, Pélias son oncle. Eson fait élever son fils par le centaure Chéron qui fut aussi éducateur d'Achille. Alors que son neveu est éloigné, Pélias usurpe le trône d'Eson qu'il se dit prêt à rendre à Jason si celui-ci accomplit une épreuve : aller en Colchide (actuelle Georgie au nord de la Turquie et au bord de la mer Noire) pour conquérir la Toison d'or. Sur l'Argo, souvent présentée comme étant la première barque construite, il réunit Héraclès, Orphée, Castor et Pollux... On connaît leurs multiples aventures que je laisse ici de côté. Les Argonautes accostent sur un rivage qui n'a donc jamais reçu d'étranger. Jason et ses compagnons n'ont aucune difficulté pour terroriser par cet accès inattendu la population mais le roi Ætès résiste et demande au jeune conquérant d'assumer des épreuves impossibles. C'est finalement en s'aidant de la fille du roi, la prêtresse Médée, que Jason pourra s'emparer de la toison d'Or.

Médée est la fille d'Ætès qui lui-même est fils d'Hélios, le Soleil³ et de Perséis, et frère de Circé. Médée a un frère Apsyrtos. C'est elle qui dirige le culte au Soleil. Elle est aussi prêtresse d'Hécate. Retenons surtout que par sa parenté elle est liée au cycle rural. Elle est tombée sous le charme de Jason et l'aide à voler la Toison d'or, s'enfuyant avec lui pour la terre inconnue d'Iolcos; dans leur fuite Médée (Jason pour certaines versions) tue son frère Apsyrtos dont les morceaux du corps sont dispersés pour entraver la marche des poursuivants des fuyards.

Pélias dupe Jason et ne lui remet pas le royaume. Médée trompe les filles du roi en leur montrant, après avoir tué un bélier devenu agneau vivant, qu'elle peut faire de même pour rajeunir leur père mais elle n'use pas de la magie promise... La mort de Pélias oblige Médée et Jason à se réfugier à Corinthe où ils vivent quelques années et ont deux fils. Jason qui convoite toujours le pouvoir saisit l'opportunité d'épouser Glaucé la fille du roi Créon. Médée offrira une robe empoisonnée à la nouvelle épouse, robe qui embrasera celle-ci et son père avec. Le mythe pourrait s'arrêter là puisque Médée est vengée de la répudiation dont elle a été l'objet et ne risque plus l'exil demandé par Créon mais elle tue ses deux fils. Si ce meurtre est présent dans toutes les versions du mythe la suite

³ Contrairement à Apollon, dieu du soleil, de la lumière et des arts, Hélios est la personnification du Soleil lui-même.

varie pour Médée ; pas pour Jason dont le rôle s'achève après avoir été témoin de tant de morts. Médée, selon l'une des versions, est accueillie par Egée qui souhaite un fils qu'elle lui donne et qui est appelé à un destin royal mais quand Thésée revient, malgré les intrigues de Médée, Egée reconnaît son fils, Thésée, et Médée doit quitter Athènes retournant avec son fils, Médos, en Colchide où elle trouve sur le trône Persès son oncle qui avait remplacé Ætès après la fuite des Argonautes ; elle le tue et redonne les pouvoirs à son père. Dans une autre version développée par Euripide elle s'enfuit de Corinthe sur le char d'Hélios tiré par des dragons ailés, quittant ainsi le sort des mortels...

L'enfant sacrifié

En assignant Médée dans le rôle de mère infanticide, toute notre attention est portée sur l'acte homicide, attitude qui nous permet de ne pas nous interroger sur la souche qui a fomenté cet acte. Au côté de cette scotomisation on oublie aussi la place que tient l'enfant sacrifié, celle repérable dans les religions et celle plus diffuse dans les meurtres d'enfants⁴.

Après l'évitement du sacrifice d'Isaac, les religions issues d'Abraham ont, à sa suite, renoncé à l'offrande du premier enfant à l'adresse de Dieu. Cette délivrance fonde les religions juive, islamique, chrétienne sans totalement en finir avec le sacrifice puisqu'une partie du christianisme, à son tour reconnaît le caractère sacrificiel de la croix.

Les psychanalystes "ultracœdipianisants" ont pu soutenir que le *primogenitus*⁵ est marqué par le désir œdipien de chacun de ses parents et que c'est cette marque qu'il convient de transformer. Sans qu'il appartienne à cette orientation, Serge Leclair dans son livre *On tue un enfant*⁶ insiste sur « la figure où se rassemblent les vœux les plus secrets des parents » dont il convient de s'affranchir. Au delà, donc, du carcan œdipien – ce qui ne l'exclut pas pour autant –, l'enfant imaginaire, celui rêvé par les parents, doit être sacrifié pour que l'enfant réel trouve pleinement sa place, son désir, sans être aliéné par celui des géniteurs.

La naissance d'Isaac advenant après la longue stérilité conjugale, il s'agissait de se dégager, de le dégager, en introduisant l'autre (l'agneau) en lien avec l'Autre (Dieu). L'agneau est offert comme plus tard le sera le prépuce, dîme adressée à Dieu pour que le désir du sujet puisse développer son indépendance. Le christianisme, religion marquée par le Logos s'affranchit de cette dîme matérielle lors du baptême. Rendre (le verbe est précis) grâce au cours du baptême chrétien, redit ce lien avec un lieu de Désir (Dieu) qui échappe au seul désir des parents, limitant la dîme dans le temps et hors représentation tangible⁷. La montée vers le bûcher donne à Abraham le temps d'éprouver l'ambivalence parentale : donner la vie, donner la mort. Le désir du nouveau né en se

⁴ Dans le site www.aiempr.org on pourra lire le chapitre « Les mères infanticides » qui n'est pas présent ici, et ses trois composantes « L'infanticide post-natal », « Mère ou père infanticide », « A propos de l'ambivalence parentale », chapitre plus particulièrement axé sur les aspects psychologiques et juridiques.

⁵ Notons à ce propos la position de Piera Aulagnier dans *La violence de l'interprétation, « Du pictogramme à l'énoncé »*, Paris, PUF, 1975.

⁶ Serge Leclair, *On tue un enfant*, Paris, Le Seuil « Le champ freudien », 1975.

⁷ Hubert Auque, *Enfant de qui ? Ou le désir apathique des parents* in *Autres Temps* 42, juin 1994.

développant deviendrait dangereux pour le désir du géniteur, de la génitrice ? Peut-être faut-il voir là l'appel d'un contre-acte de répétition qui viserait à rompre la suite générationnelle ! La pulsion de vie appelle à la création mais le souhait d'en finir avec les liens parentaux antérieurs et postérieurs avive la pulsion de mort pour casser un maillon de la chaîne reproductrice.

Laïos illustre ce souhait. Pour les raisons que l'on sait⁸, Laïos "devait" tuer l'enfant né de son sang. Ainsi, celles et ceux qui n'ont pas pu "tuer l'enfant imaginaire" feront appel à l'interdit afin de ne pas se risquer du côté d'un assassinat réel (l'interdit est une réponse violente pour stopper une autre action encore plus violente !) sans pour autant comprendre le lien désirant avec leur enfant... La peur que l'interdit ne soit pas opérant déclenche l'horreur et ouvre un cortège de négations, d'accusations projectives...

N'est-ce point parce que la pulsion de mort est localisée ailleurs, hors soi, sur Jésus crucifié, que cette image est sans cesse reproduite dans les églises catholiques mais aussi luthériennes. La représentation veut barrer les risques de répétitions et rappeler l'horreur attribuée aujourd'hui à la place sacrificielle. Dans le même espace que Jésus crucifié, il n'est pas rare de voir une piéta : une mère tient son grand enfant sur les cuisses, le plus souvent dans une position où la chute du corps va advenir, étant donné le non-soutien physique de la mère pour maintenir le cadavre ! L'instant est donc fugace, un instantané, dirions-nous actuellement. C'est dans cette brièveté que notre regard est capté. Consciemment, qu'il s'agisse de Michelangelo ou autres, le sculpteur, le peintre tient à montrer la souffrance d'une mère à laquelle la mort vient de ravir son enfant ; mère souffrante, *mater dolorosa*, face à la cruauté. Le chercheur se doit d'investiguer cette image et pour cela s'autoriser à pourfendre la récupération par les instances religieuses d'une partie de ce qui se donne à voir, en allant au-delà de la *mater dolorosa*. Face à cette image fixée dans un lieu ecclésial, le regardant, la regardante doit donc traverser la volonté de l'artiste, puis celle de l'Eglise. Il/Elle verra donc une femme sur les genoux de laquelle gît dans une position impossible un homme dont les blessures traduisent la mort. Tout/e regardant/e a en mémoire la place congrue de Marie, mère de Jésus, dans les différentes narrations de la vie de son fils. Rien n'assurant qu'il s'agit d'elle quand Jésus dit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » (Matthieu 12, 48), on ne trouve sa présence qu'à deux moments qui ne manquent pas d'importance :

– au pied de la croix

– au début du ministère de Jésus, à Cana, seul épisode où les narrateurs lui donnent la parole. On retiendra comme le souligne Françoise Dolto⁹ l'impulsion qui permet alors à Jésus de commencer son ministère. On peut dire que c'est ce « vas-y! » qui aboutit à la croix ; dans cette stimulation, cet élément de la pulsion de vie inclut le germe de la pulsion de mort, part commune à tous les géniteurs, les génitrices et pourtant si souvent niée : donner un être à la vie, c'est donner un être à la mort !¹⁰

"Le lecteur ", "la lectrice" de la piéta pourra opérer un choix en fonction de son histoire, en s'identifiant à l'enfant sacrificiel (ou sacrifié) ou bien... en

⁸ Hubert Aube, *Le malheur pour l'autre* in *Autres Temps* 35, septembre 1992.

⁹ Françoise Dolto, *L'Évangile au risque de la psychanalyse, tome I, Cana, Paris, Le Seuil « Points », 1980.*

¹⁰ Même si ce n'est pas directement notre propos, on ne peut passer ici sous silence la fascination qui immobilise le/la regardant/e devant certaines oeuvres d'art. La valeur attribuée à l'esthétique ne saurait expliquer cette captation qui, en fait, trouve racine sur la partie sécante entre pulsion de vie et pulsion de mort.

reconnaissant qu'il s'agit de l'ultime témoignage qui désigne la fin de l'ère sacrificielle ! Devant la pietà¹¹, chacun, chacune, découvre ou retrouve la force de l'ambivalence (même si ceux qui l'ont proposée aux regardant/e/s l'ont ignorée...)

Abraham a marqué dans le Judéo-christianisme l'établissement du rite : le prépuce à la place des risques d'effets de la pulsion de mort ! Cette importance des rites se retrouve dans toutes les religions, elle découle de la tentative de maîtriser la pulsion de mort et la violence qui la sous-tend. Même les religions primitives pratiquant le sacrifice humain donnaient place prédominante aux rites. En tant que choisi, le sacrifié permettait alors à ses congénères de se croire protégé, hors violence. Cependant le rite canalise la pulsion mais ne l'éradique pas...

Si, en bien des points, le christianisme a réussi à développer une éthique qui profite à ses adeptes et aux sociétés qui en reconnaissent la valeur, il a échoué suite à sa volonté de considérer son fondateur comme celui qui met fin à la pulsion de mort contenue dans le sacrifice. Le rite eucharistique, acte de répétition, sous forme symbolique, n'a en rien réduit la violence que cherchait à contrer Jésus, ni à protéger les protagonistes.

Aucune religion ne pourra dispenser chacun, chacune de son investigation personnelle pour connaître les méandres de sa propre violence au sein de sa famille, de son ethnie, de son pays.

Médée sacrificatrice

Exilée et non accueillie dans le pays de son conjoint, Médée porte le poids de sa félonie passée et a devant elle l'affront de la répudiation à accepter ainsi qu'un nouvel exil. C'est à ce moment où se conjuguent tous les maux que sa nourrice (servante ou esclave) exprime, comme il se doit dans la tragédie grecque, la pensée tue par l'héroïne. Dans *Visions de la Médée*, P. P. Pasolini¹² tisse un dialogue qui va impulser le futur immédiat : « *Mais peut-être que, si tu voulais, tu pourrais te souvenir de ton Dieu...* » dit la suivante, et Médée de lui répondre (p. 150) : « *Peut-être as-tu raison. Je suis restée celle que j'étais. Un vase rempli d'un savoir qui ne m'appartient pas* » Ce dialogue est suivi d'une scène entre Médée et le Soleil (pp. 150-151) :

Soleil: Tu ne me reconnais pas?

Médée: Si, tu es le père de mon père.

Soleil: Alors qu'est-ce que tu attends? Courage.

A l'incitation de la suivante succède l'impulsion de son dieu. Médée prêtresse du Soleil peut retrouver sa place, renouer avec ses origines, son passé. Le long travail de deuil lié à la fuite de Colchide est achevé. De femme soumise, bafouée, méprisée et redoutée, Médée, à l'apparition du Soleil, réintègre sa position, retrouve la chaîne générationnelle antérieure, sort de sa dé-prime. Son passé

¹¹ L'Eglise catholique, en proclamant en 1854 Marie « *Immaculée Conception* », a, en quelque sorte, effacé la part pulsion de mort qui accompagne la pulsion de vie. Ce déni s'il convient à une mainmise ecclésiale sur les pulsions, édulcore l'amour maternel et paternel. Le concept d'*Immaculée conception* en supprimant les étapes du processus d'engendrement nie violence et mort et use ainsi d'un procédé malheureux qui réintroduit au premier plan ce qu'on veut chercher à ignorer...

¹² Pier Paolo Pasolini, *Visions de la Médée* in *Médée*, Editions Arlea, 2007.

colchidien va l'attirer totalement au point que son passé immédiat, son présent et son proche futur de migrante doit être barré pour que sa force de prêtresse soit pleinement réintégrée.

L'exil, Jason, Iolcos, Corinthe, les deux enfants, tout cela n'est alors qu'une parenthèse qui va pouvoir se clore, mais pour qu'il en soit ainsi il faut effacer, détruire : c'est cette démarche qui prévaut chez les mères et les pères infanticides. En les désignant à la vindicte, comme on a fait avec Médée, on tente d'éviter d'en découdre avec l'in-objectivité dans laquelle nous nous trouvons quand naissance, avortement, infanticide renvoient chacun, chacune, à "l'initialité" de son histoire.

Prêtresse et sacrificatrice

Je pourrais m'arrêter là et reconnaître que Médée représente la pulsion de mort en action sur ses enfants, pulsion qui s'oppose à la vie donnée. La mère veut redevenir fille, enfant, en interrompant la chaîne générationnelle... Médée n'a pas seulement souhait de retrouver la fille, la sœur qu'elle a été mais **elle veut aussi réintégrer sa fonction : prêtresse et, précisons-le, sacrificatrice.** Pasolini, dans la longue introduction de son film *Medea*, ne place aucune parole dans la bouche de la protagoniste la laissant hors *logo* accomplir des actes intenses, violents (traversée du feu, dépeçage de l'offrande humaine)¹³. C'est à cet état antérieur au *logo* que Médée ambitionne de retourner lors de la mort donnée à ses fils.

Il convient donc de ne pas oublier le rôle de prêtresse de Médée ; il nous permet à travers elle de nous interroger sur la prêtrise féminine, ainsi que sur la prêtrise sacrificatrice.

La femme donne la vie et c'est une femme, ici Médée, non pas qui reprend la vie mais qui l'offre à la terre, au dieu. De notre place, hommes et femmes du XXIème siècle, nous nous fourvoyons en pensant que pulsion de mort vient annuler ou du moins s'opposer à pulsion de vie. **Pour le/la sacrificateur/trice, l'acte d'offrande d'un corps tué puis dépecé concerne la vie et non la mort** y compris pour le sacrifié qui se sait choisi, offert pour fertiliser.

La femme prêtresse est voulue vierge, ne pouvant risquer de donner la vie comme le fait une simple "mortelle"; sa pulsion de vie est réservée pour le dieu à honorer. Si cet état de "déféminisation" n'est pas rendu possible c'est alors l'interdit de responsabilité sacerdotale qui frappe la femme. On notera qu'actuellement les religions les plus liées à la thématique sacrificielle laissent perdurer cet interdit. En ce qui concerne le christianisme, les protestants ont été

¹³ On a pu s'étonner que Pasolini qui a donné à ces scènes un "caractère primitif" choisisse pour tenir le rôle de Médée, Maria Callas et... lui confisque la voix du moins jusqu'au dialogue cité plus haut avec la nourrice puis avec le Soleil. Il ne s'est que peu expliqué sur ce "casting". Je propose une interprétation concernant ce choix. La plus extraordinaire *Norma* du XXè siècle fut Maria Callas. Or *Norma* est prêtresse et parjure ayant transgressé ses vœux de chasteté puisqu'avec le proconsul de Rome en Gaule, Pollion, elle a deux garçons tout comme Médée. Trahie par Pollion elle veut tuer ses deux enfants, y renonce pour finalement s'appliquer, ainsi qu'à Pollion, le châtement prévu : le bûcher.

les premiers à reconnaître la femme dans le ministère pastoral (mais il est vrai que le/la pasteur/e est un/e laïque élu/e par des laïques...) suivi, avec les controverses qui ont eu lieu durant la décennie précédente, par les anglicans. C'est sans doute parce que les scories des cultes sacrificiels sont encore opérantes que le catholicisme refuse de donner place de prêtre à la femme. En effet la commémoration du sacrifice christique inclut un reste de fonction sacrificielle. Or la femme si elle est perçue essentiellement comme génitrice "doit réserver" sa pulsion de vie à la procréation. C'est là une des raisons majeures qui laisse perdurer la non-accession de la femme à la prêtrise catholique.

Deux éléments en se croisant entraînent Médée vers l'infanticide :

pour retrouver son rôle de prêtresse elle doit – ce qui, dans l'opéra de Bellini, fut impossible à Norma qui n'a pu parvenir à tuer ses enfants – être sans descendance.

le plus beau et le plus aimé des mâles doit être offert¹⁴ à la terre, dans les rites agraires. La mort d'Apsyrtos pourrait s'expliquer ainsi et de même celles des deux fils de Jason et Médée, mais ces sacrifices n'ayant pas eu lieu selon le rituel, on ne saurait leur accorder valeur d'offrande. Or ce n'est pas de valeur cultuelle dont il est question ici mais de retour au lieu ancestral. Par son geste infanticide Médée renonce au *logo*, au monde social grec et se relie intrinsèquement à son peuple, sa terre, son dieu. En pouvant occire ses enfants elle retrouve les gestes traditionnels qui la rendent à sa lignée.

Ainsi, paradoxalement la pulsion de mort n'est pas convoquée lors de certains crimes activés en fait par la pulsion de vie... C'est ce que nous avons bien des difficultés à accepter. Pour y parvenir, sans doute devrions-nous retrouver dans notre histoire le point sécant entre pulsion de vie et pulsion de mort qui marque l'annulation de l'une par l'autre, et reconnaître qu'en ce point où vie et mort se confondent, prend racine une de nos angoisses les plus primaires.

Médée n'est pas le paradigme de la mère infanticide que nous croyons abhorrer ; nous la cantonnons dans l'horreur afin de pouvoir ainsi refuser de reconnaître que nous aussi pourrions nous perdre dans cet espace sécant où pulsion de vie et pulsion de mort ne se différencient plus.

Médée a traversé les siècles, les millénaires, les cultures... et elle provoque encore nos affects ! Si nous considérons son crime comme étant le pire c'est parce que nous ne connaissons aucune sécurité pour empêcher la pulsion de mort de détruire la vie transmise à travers la pulsion de vie ! Or pour le/la sacrificateur/trice, tuer permet, en traversant la pulsion de mort, de magnifier la pulsion de vie, acte transcendantal que seul un divin qualifie. Médée y est parvenue en référence au dieu Soleil, et c'est sans doute cet apparent paradoxe

¹⁴ Au moment de conclure ce travail, je relis René Girard et trouve dans *La violence et le sacré* ces quelques lignes parfois très (trop) prudentes mais qui toutefois vont dans le même sens que ma thèse (c'est moi qui souligne la fin de la citation): « A l'objet véritable de sa haine qui demeure hors d'atteinte, Médée substitue ses propres enfants. Il n'y a pas de commune mesure, dira-t-on, entre cet acte de démence et tout ce qui mérite à nos yeux, le qualificatif de "religieux". L'infanticide n'en est pas moins susceptible de s'inscrire dans un cadre rituel. Le fait est trop bien attesté et dans un trop grand nombre de cultures, y compris la grecque et la juive, pour qu'on puisse s'abstenir d'en rendre compte. L'action de Médée est à l'infanticide rituel ce que le massacre des troupes, dans le mythe d'Ajax, est au sacrifice animal. Médée prépare la mort de ses enfants à la façon d'un prêtre qui prépare un sacrifice. »

qui nous fascine : attirance et répulsion. Attirance pour l'insoutenable auquel nous ne pouvons que renoncer en nous repliant derrière la répulsion ! Ainsi Médée, par une voie complexe, abrupte, hors des parcours balisés, nous invite à renouveler la question fondamentale de notre origine, du désir de nos parents porteurs plus ou moins intensément de pulsion de vie, et à oser quitter cette fausse évidence qui en louant la pulsion de vie occulte la pulsion de mort qui lui est associée.